

AVANT-PROPOS

Du XVII^e au XIX^e siècle, l'histoire s'écrit semble-t-il sans rupture majeure, selon les mêmes principes et les mêmes canons ; mais qui oserait affirmer qu'elle reste la même ? Ce sont des changements insensibles, ou au contraire fortement revendus, peut-être pour leur valeur symbolique, qu'il faut essayer de repérer tout au long de deux siècles. Durant cette période, l'histoire garde son rôle prééminent, grâce au statut qui fait d'elle, à l'égal de la tragédie, le genre noble par excellence, à valeur sinon édifiante, du moins instructive. Elle reste fortement consciente de cette fonction exemplaire, que la rhétorique doit servir de tous ses moyens. Mais « servir » est-il le mot juste ? L'histoire *est* rhétorique et ne se conçoit qu'à travers elle, comme mise en œuvre des pouvoirs de l'écriture : la vérité ne peut s'imposer dans toute sa force que si elle trouve une expression à sa mesure. Loin de s'opposer à la vérité comme le masque ou l'apparence à l'être et au réel, elle est la forme que cette vérité doit prendre pour s'imposer : elle doit sonner *juste*¹. Emporter la conviction, non en trompant ni même en s'accordant avec le Vrai quelques accommodements, mais en s'assurant l'adhésion pleine et entière d'un lecteur dont la raison et l'esprit critique restent entiers², tel est le but de l'historien. Réduite à de plats énoncés ou à des dates, renonçant au « charme » de l'écriture, l'histoire n'est rien. C'est ce qu'énonce Rapin en tête de ses doctes *Instructions pour l'histoire* :

Rien n'est si difficile que de dire bien précisément quelle est la meilleure manière d'écrire l'Histoire. Chacun doit suivre celle qu'il trouve la plus en usage dans le siècle où il écrit, & la plus conforme au goût des peuples auxquels il écrit. Mais est-ce assez pour plaire à la postérité ? Quand on écrit noblement, sensément, purement, simplement, on plaist toujours en quelque langue que l'on écrive.

1. Voir, à propos de Voltaire, C. Volpilhac-Auger, « Comment lire l'*Essai sur les mœurs* », *Storia della storiografia*, 38 (2001), p. 3-16.

2. René Rapin, *Instructions pour l'histoire*, Paris, Sébastien Mabre-Cramoisy, 1677 : « la moindre fausseté gâte tout » (chap. VIII, p. 182).

Chacun des chapitres suivants des *Instructions*³ est consacré à présenter ce que Rapin entend par chacun de ces quatre adverbess ; la « matière » de l'histoire ne vient qu'après (chapitre VI). Presque un siècle plus tard, le périodique de Fréron semble se faire l'écho de cette déclaration liminaire, car on y voit reparaître presque les mêmes termes :

On sait que l'histoire plaît, de quelque façon qu'elle soit écrite ; Cicéron l'a dit ; mais elle plairait bien davantage, si elle était écrite avec goût. Tous les maîtres de l'art recommandent dans l'histoire la pureté, la simplicité, l'énergie, la noblesse de la diction⁴.

Comme tout écho, celui-ci déforme l'énoncé initial⁵, passé en lieu commun, mais surtout le rapport entre les idées s'est inversé : l'expression « de quelque façon qu'elle soit écrite » suppose que l'impératif formulé par Rapin est devenu facultatif. Et si Fréron plaide pour la qualité du style, c'est pour lutter contre une tendance qui en ferait un simple ornement. De Rapin à Fréron, règne pourtant une constante : ils rappellent que l'histoire est d'abord et avant tout littérature, dont on peut espérer saisir le fonctionnement rhétorique propre, afin de trouver les clés d'une « écriture de l'histoire » qui constitue le point de rassemblement d'un certain nombre de chercheurs, tous de formation littéraire, mais intéressés par toutes les dimensions et toutes les implications de l'histoire⁶. Mais il ne s'agit pas pour autant de privilégier une étude technique, exclusivement rhétorique ou stylistique, quelle qu'en soit la richesse ; l'intention a toujours été de voir comment le mode d'écriture *informe* la matière historique, ou lui donne vie. Autrement dit, c'est chaque fois une étude globale du genre historique qui s'impose, des moyens mis en œuvre, des intentions de l'auteur, comme de la finalité même de l'histoire.

Dans cette perspective, quel angle choisir ? Celui de la « parole » ou du « discours » ou « style direct » (la terminologie n'a guère besoin ici d'être précisée, l'objet étant sans ambiguïté) au sein du « récit » historique, nous a paru particulièrement pertinent, car il pose avec acuité le problème de l'authenticité de ce qui est rapporté, et surtout de la fonction de l'historien : simple témoin qui disparaît entre l'histoire et le lecteur pour que celle-ci s'impose avec plus de force, ou garant qui la fonde en vérité ? Sans doute participe-t-il de ces deux défini-

3. II-V, p. 4-20.

4. *L'Année littéraire*, 1757, t. VIII, p. 146-147.

5. On ne s'attardera pas sur la disparition de « sensément » au profit de l'« énergie » plus dans le goût du XVIII^e siècle ; il est vrai qu'écrire « sensément » peut passer pour une évidence ou une exigence minimale.

6. Le séminaire « Écriture de l'histoire, XVII^e-XIX^e siècles » a été créé à l'École Normale Supérieure Lettres et Sciences Humaines (Lyon) en 2001.

tions, tout en se présentant aux yeux de certains comme metteur en scène et en récit, habile manipulateur parfaitement maître de tous les moyens techniques et littéraires de son art, autrement dit comme écrivain conscient de sa mission esthétique et éthique. Mais cette attaque du sujet est aussi d'autant plus riche de potentialités qu'elle permet de mieux distinguer les diverses spécificités de l'écriture « historique » – ce terme recouvrant à la fois les œuvres définies comme relevant de l'histoire proprement dite et se donnant comme telles, et les genres qui jouent « à la marge » du genre, se réclamant d'une réalité qu'ils subvertissent (c'est le cas des pamphlets), ou relevant de la fiction tout en se parant des mérites de l'histoire : nouvelles et quelquefois romans, dont la définition n'est pas toujours absolument claire dans l'esprit des lecteurs (ce qui ne saurait être le fait du hasard), mais qui surtout révèlent les « mœurs » mieux que l'histoire n'arrivera jamais à le faire, à ce que dit *La Comédie humaine*. Si l'angle d'attaque est précis, l'éventail des formes envisagées ici, sur une période longue, est donc largement ouvert, tout en respectant une progression chronologique et structurelle : d'abord à partir de la théorisation de la parole historique et de ses relations avec la vérité, avec la pierre de touche que constitue le cas particulier des harangues (Catherine Volpilhac-Auger, Michèle Rosellini), ou comme on l'observe dans la pratique historique d'un Saint-Simon, lorsque la parole anime et submerge l'écriture (Marc Hersant). Mais l'histoire sait aussi jouer des avantages de la littérature, dans les éloges à vocation édifiante comme dans les « vies privées » qui relèvent à la fois du roman et du pamphlet (Olivier Ferret) : la représentation de la parole est alors un outil rhétorique, mais aussi un des enjeux de l'écriture historique. Au tournant de la Révolution, l'écriture pamphlétaire de La Harpe manifeste la voix même de l'histoire, dont la langue porte témoignage (Anouchka Vasak). Bientôt en naît ce qui constitue peut-être la véritable révolution de l'histoire telle qu'elle s'écrit au XIX^e siècle : la parole elle-même devient sujet historique chez Tocqueville (Laurence Guellec), quand, caractérisée par ses effets délétères, elle est identifiée à l'action politique vécue par les contemporains, tandis que chez Balzac, elle se cristallise en formules qui révèlent splendeurs et surtout misères des rois de France (Patricia Baudouin). Dernière étape de ce parcours : Michelet, l'homme-histoire, qui fait de la parole le lieu stratégique où communient l'historien et ses lecteurs, formant la chaîne humaine des générations (Sarah Mombert). Après cela, la parole ne disparaîtra pas définitivement de l'écriture de l'histoire, mais elle ne retrouvera plus jamais la place stratégique qui aura été la sienne en ces trois siècles.

Catherine VOLPILHAC-AUGER